Document généré le 19 avr. 2025 07:51

Cap-aux-Diamants
La revue d'histoire du Québec

En Nouvelle-France
Étonnantes tentatives de domestication de la faune

Jacques Saint-Pierre

Numéro 51, automne 1997

Castor, chat, outarde… Les animaux dans notre histoire

URI : https://id.erudit.org/iderudit/8137ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Saint-Pierre, J. (1997). En Nouvelle-France : étonnantes tentatives de domestication de la faune. *Cap-aux-Diamants*, (51), 18–22.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

En Nouvelle-France

Étonnantes tentatives de domestication de la faune

par Jacques Saint-Pierre

«Attiérini ou caribou». Charles Bécard, sieur de Grandville. «Codex du Nord Américain Quebek, 1701».

Tous les auteurs qui ont décrit la faune du continent nord-américain ont souligné sa diversité et, surtout, son abondance. Même si certaines espèces commençaient à se faire rares, du moins à proximité des centres d'habitation, les observateurs européens de la seconde moitié du XVII[e] siècle restent stupéfaits devant les quantités prodigieuses d'oiseaux, de poissons et même de certains mammifères que rapportent les chasseurs et les pêcheurs. Dans ce contexte, il peut paraître étonnant que les colons n'aient pas réussi à domestiquer une seule espèce.

Les raretés des Indes

Les premiers explorateurs du continent nord-américain ont rapporté en Europe des souvenirs vivants de leurs voyages. Les perroquets des Antilles et de l'Amérique du Sud se sont retrouvés très tôt dans les cours princières où ils satisfaisaient le goût d'exotisme de la noblesse. Mais l'Amérique du Nord avait elle aussi ses raretés.

Pierre du Gua de Monts n'est sans doute pas le premier à ramener en Europe des curiosités de l'Amérique du Nord. Par contre, la collection qu'il rassemble lors de son premier séjour en Acadie en 1604 et 1605 est certainement la plus importante à l'époque. Outre des quantités considérables d'artefacts amérindiens, elle comprend une variété d'animaux et d'oiseaux : une femelle orignal, un jeune caribou qu'on a laissé mourir dans les fossés du château de Saint-Germain-en-Laye, un oiseau-mouche, un geai bleu, un bec en ciseaux et même des crabes.

Les missionnaires, du moins certains d'entre eux, sont eux aussi fascinés par la faune américaine. Le récollet Gabriel Sagard décrit avec force détails les animaux et oiseaux rencontrés au pays des Hurons. Il écrit notamment :

> *«Ils ont aussi des oyseaux de plumage entierement rouge ou incarnat, qu'ils appellent* Stinondoa, *et d'autres qui n'ont que le col et la teste rouge et incarnat, et tout le reste d'un tres beau blanc et noir: ils sont de la grosseur d'un Merle, et se nomment* Oüaiera *: un Sauvage m'en donna un en vie un peu avant que partir, mais il n'y a eu moyen de l'apporter icy, non plus que quatre autres d'une autre espece, et un peu plus grossets, lesquels avoient par tout sous le ventre, sous la gorge et sous les aisles, des Soleils bien faits de diverses couleurs, et le reste estoit d'un jaune, meslé de gris: i'eusse bien desiré d'en pouvoir apporter en vie par deça, pour la beauté et rareté que i'y trouvois; mais il n'y avoit aucun moyen, pour le tres-penible et long chemin qu'il y a des Hurons en Canada, et de Canada en France. I'y vis aussi plusieurs autres especes d'oyseaux qu'il me semble n'avoir point veus ailleurs: mais comme ie ne me suis point informé des noms, et que la chose en soy est d'assez petite consequence, ie me contente d'admirer et loüer Dieu, qu'en toute contrée il y a quelque chose de particulier qui ne se trouve point en d'autres».*

À son retour à Québec, le missionnaire avait fait dénicher des aiglons par les Hurons, mais étant très lourds à porter et très voraces, ils finirent dans la chaudière. Il rapporte également que ses confrères avaient tenté de capturer un oiseau-mouche dans le jardin du monastère, mais qu'il mourut dans le coffre où on l'avait enfermé.

L'écureuil semble l'animal de prédilection des amateurs de curiosités. Sagard en avait reçu une nichée de trois, des écureuils volants «qui estoient tres beaux et dignes d'estre presentez à quelque personne de merite». Mais le «suisse» était la variété la plus appréciée. Le jésuite Louis Nicolas, qui est sans contredit le naturaliste qui a fait le plus pour faire connaître et apprécier la richesse de la faune canadienne de l'autre côté de l'Atlantique, en a offert quant à lui deux spécimens à Louis XIV pour sa ménagerie de Versailles.

Au XVIII[e] siècle, les naturalistes européens s'intéresseront plutôt à la flore qu'à la faune américaine. Cependant, les travaux de Jean-François Gauthier, de Pehr Kalm et du marquis de La Galissonnière relèveront davantage de la science que les descriptions de la faune des premiers naturalistes. Il s'agira alors moins d'assouvir la soif de curiosités d'un public cultivé que d'entreprendre une étude méthodique des principales composantes de la nature.

«Élan d'Amérique ou orignal». Charles Bécard, sieur de Grandville. «Codex du Nord Américain, Quebek, 1701».

Les animaux à fourrure

Les expériences peut-être les plus singulières en matière de domestication de la faune américaine concernent les animaux à fourrure. Compte tenu de la place occupée par le commerce des pelleteries dans l'économie de la Nouvelle-France, il apparaît assez paradoxal que les traiteurs n'aient pas manifesté un plus grand intérêt envers l'élevage des animaux à fourrure.

En 1636, le père Paul Le Jeune envisageait très sérieusement la substitution de l'élevage à la chasse qui était alors l'apanage des tribus amérindiennes. Parlant des orignaux, il écrivait :

«Le temps viendra qu'on pourra les domestiquer, et en tirer de très bons services, traisnant sur la neige les bois et autres choses dont on aura besoin. Ces Messieurs [de la compagnie] en nourrissent trois, deux masles et une femelle; nous verrons comme[nt] ils réüssiront; s'ils s'apprivoisent, il sera aisé de les nourrir, car ils ne mangent que du bois».

Il faut croire que l'expérience n'a pas été concluante puisqu'on n'en reparle plus par la suite. Mais l'ambition du jésuite ne se limitait pas seulement à cette espèce. En effet, il poursuivait :

«On pourra quelque iour faire des parcs pour tenir des Castors; ce seroit un thresor, outre qu'on auroit en tout temps de la chair fraische. Que si on voit tant de brebis, tant de moutons et tant d'aigneaux en France, encor que la Brebis pour l'ordinaire ne fasse tous les ans qu'un aigneau, ie vous laisse à penser combien les Castors se multiplieroient davantage, puis que la femme en porte plusieurs».

Cependant, la domestication du castor, qui aurait pu bouleverser le cours de l'histoire canadienne, ne sera jamais que le fruit de la réflexion d'un prêtre visionnaire!

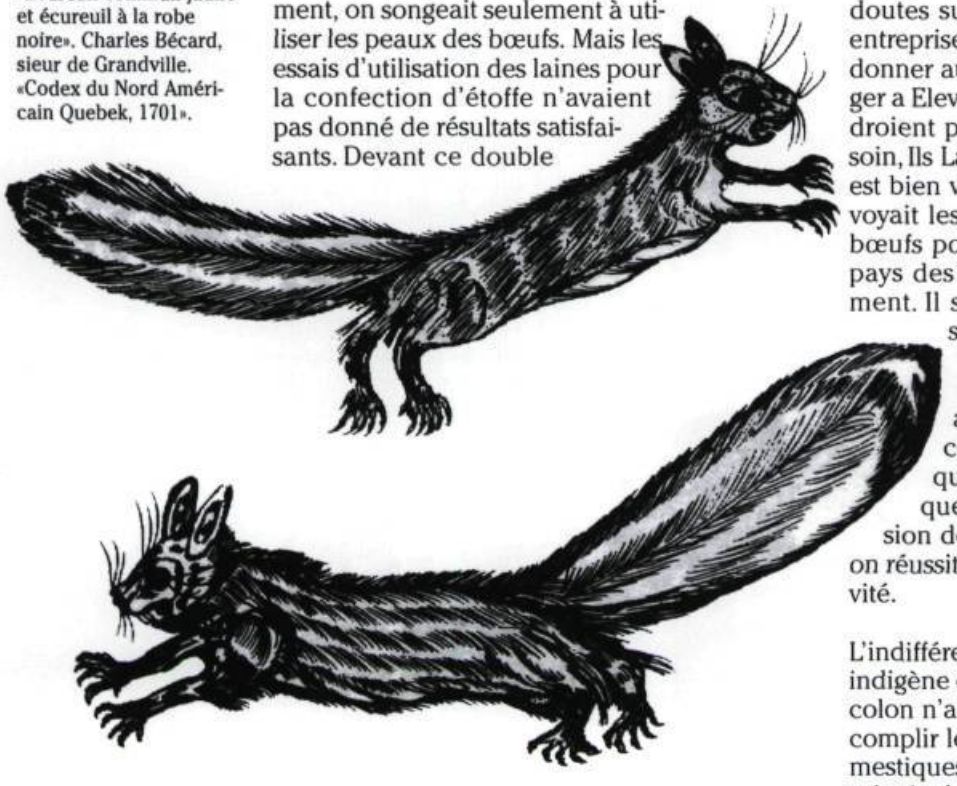
À l'époque, la traite des fourrures était déjà une action diplomatique – elle visait à consolider les alliances avec les tribus amérindiennes – tout autant qu'une activité économique. Et l'approvisionnement était suffisant pour combler les besoins du marché. Il n'y avait aucun avantage à essayer de garder les castors en captivité. Dans le cas des espèces plus rares comme le renard noir, il est possible que les premiers traiteurs aient songé à se passer d'un intermédiaire en se livrant à une forme d'élevage à l'instar des pêcheurs qui utilisaient les îles du golfe comme garennes.

Le bœuf illinois

La plus sérieuse tentative pour domestiquer une espèce américaine remonte au XVIII[e] siècle. En 1730, le gouverneur Beauharnois et l'intendant Gilles Hocquart transmettent au ministre un projet du sieur François-Étienne Cugnet visant à introduire des bœufs illinois (c'est-à-dire des bi-

sons) au Canada. Ce dernier avait obtenu à cette fin une gratification de 2 000 livres de poudre et de 4 000 livres de plomb.

L'associé du sieur Cugnet revient bredouille de son expédition aux Illinois au mois de juillet 1732. Les autorités de la colonie expliquent qu'il avait fait capturer quelques veaux de lait par les Amérindiens, mais qu'il n'avait pu les garder que 12 à 15 jours. Les mères avaient sans doute été abattues par les chasseurs miamis. À ce moment, on songeait seulement à utiliser les peaux des bœufs. Mais les essais d'utilisation des laines pour la confection d'étoffe n'avaient pas donné de résultats satisfaisants. Devant ce double échec, les autorités décident de retirer leur appui au projet.



«Écureuil commun jaune et écureuil à la robe noire». Charles Bécard, sieur de Grandville. «Codex du Nord Américain Quebek, 1701».

«Le bison d'Amérique». Gravure tirée de Jean-Louis Henripin. «Description de la Louisiane nouvellement découverte», 1603.

On sait toutefois que des bisons ont été introduits avec succès au Canada. Kalm écrit en 1749 qu'on en a élevé au milieu du bétail domestique à Québec et ailleurs, mais qu'ils sont morts après quelques années de vie en captivité. Il précise : «Il restait toujours en eux quelque chose de sauvage et de non-domestique et ils se montraient également très craintifs, agitaient les oreilles, dressés et tremblants, dès qu'ils apercevaient quelqu'un, et bondissaient comme des fous». Le Suédois mentionne alors qu'on fabrique avec la toison de l'animal des chaussettes, des vêtements et des gants supérieurs à ceux qu'on peut obtenir avec la laine des moutons.

À l'époque, la domestication des bœufs illinois est à nouveau envisagée. Dans une lettre au ministre, l'intendant François Bigot fait part de ses doutes sur les chances de succès d'une telle entreprise : «Quelqu'Encouragement qu'on pût donner aux habitans en Canada pour les Engager a Elever des bœufs Illinois Ils ne l'Entreprendroient pas, d'abord qu'il sagiroit de quelque soin, Ils Laissent agir la nature surtout, et ce qui est bien venû». Le marquis de La Galissonnière voyait les choses différemment. L'élevage des bœufs pouvait très bien se faire sur place, au pays des Illinois, dans des parcs d'engraissement. Il songeait même à faire des bêtes de somme de l'espèce qui, prophétisait-il, «vraisemblablement ne se detruira pas dicy a plusieurs siecles» tant elle était abondante dans les vastes plaines du centre du continent. On sait aujourd'hui qu'il avait tort puisque l'espèce a presque complètement disparu sous la pression de la chasse au XIX[e] siècle. Cependant, on réussit maintenant à élever le bison en captivité.

L'indifférence des éleveurs à l'égard de la faune indigène est finalement très compréhensible. Le colon n'a pas besoin d'autres animaux pour accomplir le travail des chevaux et des bœufs domestiques. Quant à la fourrure qui constitue le principal produit animal recherché par les Européens en Amérique du Nord, seule sa rareté pouvait justifier les peines consacrées à la domestication des espèces sauvages.

La chasse et la cueillette

L'historien suisse Robert Delort décrit très bien dans son intéressant livre *Les animaux ont une histoire* le rapport d'exploitation qu'établit l'homme avec le règne animal avant même de songer à la domestication. La chasse et la cueillette des produits animaux ont une histoire très ancienne qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Cette «utilisation brute du monde sauvage» a été très largement pratiquée par les habitants de la vallée du Saint-Laurent aux XVII[e] et XVIII[e] siècles.

Les premiers explorateurs qui ont sillonné le golfe du Saint-Laurent ont à peu près tous fait escale à l'île aux Oiseaux où ils étaient attirés par le nombre infini de volatiles de plusieurs espèces qu'elle abrite. Armés d'un simple bâton, les matelots pouvaient en ramener des chalou-

pes pleines. Les navires s'y arrêtaient pour se procurer de la viande fraîche qui était particulièrement appréciée des équipages et des passagers qui arrivaient en Amérique après une traversée de plusieurs semaines durant lesquelles ils n'avaient consommé très souvent que des salaisons. On ne saurait qualifier cette prédation de chasse tant les oiseaux constituaient des proies faciles. Les matelots en rapportaient aussi des œufs enlevés dans les nids. Les Acadiens eux-mêmes y effectuaient régulièrement des descentes afin de s'en procurer, car ils les préféraient à ceux de leurs poules.

La même situation prévalait dans la plupart des îles du Saint-Laurent, ce qui explique d'ailleurs que plusieurs aient été baptisées du nom d'une espèce d'oiseaux qui y était plus abondante. À mesure qu'on remontait le fleuve, la faune ailée ne se laissait pas approcher aussi facilement. Les contacts plus fréquents avec l'être humain avaient appris aux oiseaux, et en particulier aux migrateurs ne nichant pas dans la vallée du Saint-Laurent comme l'outarde et surtout l'oie blanche, à s'en méfier. Mais celui-ci, que ce soit l'Amérindien ou l'Européen, avait arrêté des stratagèmes, mis au point des pièges efficaces et perfectionné des armes pour les abattre.

Encore une fois, c'est le père Louis Nicolas qui nous fait le mieux apprécier le fabuleux spectacle qu'offraient ces multitudes de créatures fendant le ciel dans leurs pérégrinations annuelles. Il écrit notamment à propos de l'outarde :

«Cet oyzeau du plus haut vol est si commun dãs le nouveau monde et pendant la saison du primtems, et de lautomne qu'il y a des iours et des nuits entieres, qu'on ne voit et qu'on n'entend rien autre choses que des millions d'oyzeaux gros, et de la figure de nos grandes oyes du pays du languedoc.

Le lac St pierre... en est quelques fois si bordés et les ances en sont si couvertes qua chaque avance qu'on y fait: ou en canot ou en chalouppe, on diroit qu'on entend quelque terrible fracas de tonnerre accompagné de cris si hauts et si redoublés, que je ne crois pas qu'une armée de 20 : ou de 30 : mille hommes en fit gueres plus».

Si l'outarde et la tourte pullulaient encore le long du Saint-Laurent, le jésuite, qui écrit à la fin du XVII[e] siècle, laisse entendre que l'oie blanche s'était raréfiée depuis les débuts de la colonisation sous la pression de la chasse.

Parmi les stratagèmes déployés par les chasseurs blancs, il faut faire une place particulière à l'utilisation d'appelants vivants qui s'apparente à la domestication, en ce sens que les animaux sont maintenus en captivité et nourris afin de servir des besoins spécifiques. La production de ces appelants est d'ailleurs intimement liée à la chasse elle-même puisque les armes anciennes faisaient tout autant d'éclopés que de victimes. Même si on relève des cas d'apprivoisement, principalement d'outardes, la pratique ne semble pas avoir été très répandue dans la vallée du Saint-Laurent avant le XIX[e] siècle. Notons toutefois qu'il y avait des outardes canadiennes sur le grand canal du palais de Versailles au temps du comte de Buffon.

Tourte naturalisée conservée au Musée François-Pilote à La Pocatière. Photo : Rénald Vallée. (Archives de l'auteur).

Le canard sauvage

On peut inférer d'une ordonnance émise le 1[er] avril 1750 à la requête du seigneur Paul Bécard de Fonville, propriétaire des îles de l'archipel de Montmagny que les habitants dénichaient des œufs de canards et des canetons. Le texte de l'ordonnance indique que ces rapines «prive[nt] la ville d'Infinité de Canards qu'on pourroit aisement Elever et qu'on auroit à bon compte». Il est possible que les œufs aient été enlevés pour être mangés comme cela se faisait couramment dans le golfe. Quant aux oiseaux capturés après l'éclosion, ils étaient plutôt destinés à l'élevage.

Sir James MacPherson Le Moine parle de cette pratique dans son traité sur la chasse et la pêche publié à la fin du XIX[e] siècle. La variété de canard qui couvait sur les battures de l'île aux Grues était le canard gris. L'auteur nous apprend que les insulaires dressaient leurs chiens à pourchasser les canetons avant qu'ils ne soient capables de voler pour pouvoir les domestiquer par la suite. Il précise :

Branta canadensis, bernache du Canada ou outarde. Carte postale de la Société canadienne des postes. Dessin de Laurie McGaw. (Archives de l'auteur).

> *«Les canards que l'on élève en domesticité et qui proviennent d'œufs sauvages trouvés dans les roseaux sont farouches comme leurs parents et cherchent sans cesse à reprendre leur liberté; mais lorsque la captivité s'est perpétuée pendant plusieurs générations, l'instinct s'efface, l'animal devient familier. Aucun oiseau de basse-cour, l'oie exceptée, n'est plus facile à nourrir; il ne faut lui donner que de l'eau et un gîte: il sait se procurer le reste; il ne coûte rien à son maître».*

Mais à l'époque où MacPherson écrivait son livre, cette espèce s'était retirée dans les îles plus sauvages sur les côtes du Labrador et dans le voisinage du lac Saint-Jean.

La tourte

Les habitants canadiens ont essayé de domestiquer une autre espèce d'oiseaux migrateurs sans obtenir beaucoup plus de succès puisque l'espèce est aujourd'hui éteinte. La tourte était sans doute l'oiseau le plus répandu en Nouvelle-France. Comme le canard, elle nichait dans la vallée du Saint-Laurent. Mais on la retrouvait plutôt dans les forêts de feuillus dont elle consommait les fruits en attendant de pouvoir s'attaquer aux moissons. Certains arbres pouvaient porter entre 40 et 50 nids qui abritaient chacun deux couvées par saison. Pehr Kalm parle abondamment de la tourte. Il rapporte notamment des témoignages contradictoires sur les possibilités de domestiquer l'oiseau. Lors de son séjour à Québec, il écrit : «Certaines personnes disent qu'on peut les apprivoiser, d'autres disent le contraire et prétendent que, dès qu'ils sont en liberté, ils s'envolent en direction de la forêt, bien qu'à l'intérieur de la maison ils puissent devenir relativement apprivoisés».

Si on exclut le cas d'un individu des Éboulements qui en aurait gardé quelques-uns durant trois ans en leur laissant la liberté de voler, l'apprivoisement n'aurait pas dépassé le stade de l'engraissement des jeunes auxquels on avait coupé les ailes pour les empêcher de s'enfuir. Nicolas-Gaspard Boucault écrit qu'à leur arrivée, au printemps, les oiseaux «ne sont bons... qu'à mettre en pâte ou au pot». Par contre, à l'automne, on prend plus de jeunes qui sont «bons rôtis ou sur le gril». Il ajoute : «cet oiseau a la figure et le goût des pigeons bizets de France, il s'aprivoise aisément, on en nourrit dans les greniers avec du gru ou du bled, et en quinze jours ils sont comme pelotons de graisse, ils changent pour ainsy dire leur nature, leur chair devenant blanche».

Le dindon sauvage aura finalement été la seule addition nord-américaine au répertoire des espèces domestiquées. Cependant, les «coqs» et les «poules d'Inde», selon l'expression de l'époque, qu'on retrouvait dans les basses-cours de la Nouvelle-France, étaient des descendants de lignées réintroduites en Amérique à partir de l'Europe. À l'instar des autres Européens qui sont partis coloniser des terres lointaines, l'habitant canadien a reproduit les usages du vieux continent en matière de culture et d'élevage. Comme il a cherché à récolter les plantes qui lui étaient familières, il s'est entouré des animaux qui étaient élevés en captivité depuis des millénaires. Les quelques essais de domestication de nouvelles espèces n'ont pas dépassé le stade d'expériences isolées. ♦

Jacques Saint-Pierre est historien et membre du comité de rédaction.